

BULLETIN DES ARMÉES

DE LA RÉPUBLIQUE

B.D.I.C

RÉSERVÉ A LA ZONE DES ARMÉES

Les correspondances doivent être adressées : « Cabinet du ministre de la guerre ; bureau de la presse, Bordeaux. »
Les manuscrits ne sont pas rendus.

CHOSSES DE LA MAISON

Soldats qui vous battez pour la France, compagnons de mes fils, je vois les champs d'où plusieurs d'entre vous sont venus, et je puis vous donner des nouvelles de chez vous : car les familles se rassemblent aujourd'hui beaucoup plus que dans la paix.

D'abord, tous les travaux nécessaires ont été faits : la moisson, le battage du froment, de l'avoine et de l'orge, les vendanges aussi, qui viennent de finir. Vous me direz : « Comment donc ont-elles fait ? » Vous avez raison de mettre le féminin : ce sont les mères, les femmes, les sœurs qui ont commandé l'ouvrage. Elles y ont pris leur grande part. Des voisins ont aidé, de vieux domestiques aussi, dont on se demandait si on ne diminuerait pas les gages, au printemps dernier, et que les fermes se disputent à prix d'or, maintenant que vous êtes aux frontières, vous, les jeunes. En ce moment, les labours sont en train. La terre est suffisamment fraîche : ne vous inquiétez pas, et vous retrouverez, quand vous reviendrez, des blés déjà tout drus, des seigles, des avoines que, contre l'habitude, vous n'aurez pas d'abord tenus en semence dans votre main et répandus à la volée.

La campagne entière, depuis que vous êtes partis, est devenue silencieuse. C'est qu'il n'y a pas que vous qui soyez à la guerre ; les chevaux aussi ont été pris par la conscription. Donc, plus de carrioles ni de charrettes sur les routes, plus ce bruit de trot ou de galop qui sonne si bien dans les journées d'automne ; plus de plainte des essieux dans les fondrières, ou presque plus. Il semble qu'on ait cessé de heler, par-dessus les haies, pour prévenir les absents qu'il est temps de rentrer. La campagne, à certaines heures, a l'air d'un désert. Elle n'est pas ravagée cependant, pas maraudée, pas inquiète ; elle ne manque que de vous. Elle n'a pas peur des Prussiens, parce que vous êtes en avant. Elle voit moins de maraudeurs, croqueurs de poules et de lapins, gauliers de châtaignes, arracheurs de pommes de terre, vendangeurs de vin de lune que dans les années de paix.

Le plus dur de la vie, à ce moment du monde et de l'année, c'est le soir. On n'est pas distrait par le travail. J'ai vu le père, les sœurs, le journalier du hasard, rentrer dans la salle commune de la ferme et s'asseoir des deux côtés de la table où fume la soupe que la mère a trempée. « Eh bien ! a-t-il écrit ? » Les bons jours sont ceux où il a écrit. On reprend la lettre que la mère a lue la première et qui repose, en évidence, sur le coin du buffet de noyer ciré ; c'est la fille aînée qui fera la lecture, et qui reste debout.

le papier tremblant un peu dans ses mains et approché de la lampe, tandis que le père, attentif comme à un marché, le visage soucieux, remuant parfois les lèvres, écoute et tâche de surprendre quelque détail, ou expression de lassitude après un combat ou une marche, qui lui permette de se plaindre à son tour et de dire : « Notre pauvre gars, tout de même ? » Car la plainte est dans notre nature et notre condition. Mais on ne s'y arrête pas. On reprend les termes de la lettre, où le troupière, bien souvent, a mis un mot pour faire rire les parents. Les souvenirs, les images, les paroles qu'on se rappelle, la lettre qui est là, presque vivante dans les mains, complètent la famille et tiennent, en quelque façon, la place de l'absent.

Vraiment, vous êtes enveloppés de la pensée de tous, même des inconnus ; on prie beaucoup pour vous ; on est fier de vous ; les journaux sont remplis des traits admirables de nos soldats ; une plus large sympathie entoure les familles en deuil : chacun de vous est devenu le parent, le protecteur, le vengeur, la gloire de tous. On voudrait vous serrer la main, vous remercier, vous acclamer. Cela viendra. Mais savez-vous une pensée que je trouve aussi partout, même chez les mères les plus tendres, même dans les maisons où vous manquez le plus ? « Monsieur, qu'ils ne reviennent pas avant d'avoir mis l'Allemagne à la raison ! Ils font la guerre, qu'ils la fassent bien ! S'ils ne les museaient pas tout à fait, il faudrait recommencer dans cinq ans ! »

Ainsi la plus vive tendresse s'unit à la vue très juste du devoir qui est le vôtre et celui de toute la France : mettre pour longtemps hors d'état de menacer, d'envahir, de massacrer et de piller un peuple qui ne croit qu'à la force et qui va justement éprouver, grâce à vous, quelle est la force du droit.

René BAZIN,
de l'Académie Française.

M. Messimy décoré

Parmi les dernières nominations dans l'ordre national de la Légion d'honneur, pour faits de guerre, nous détachons exceptionnellement celle-ci :

Au grade de chevalier :

Le chef de bataillon breveté Messimy (A.-M.), de l'état-major du 14^e corps d'armée :

Par son activité, son dévouement, son mépris du danger, a rendu de précieux services à l'état-major du corps d'armée comme agent de liaison et comme chef du deuxième bureau. A très judicieusement engagé dans une énergique contre-attaque un détachement dont le commandement lui avait été confié dans un moment critique.

Le chef de bataillon Messimy est l'ancien ministre de la guerre. Au lendemain de son départ du ministère, il avait demandé à reprendre son rang dans le service actif et il l'avait obtenu.

SITUATION MILITAIRE

17 Novembre 1914.

A l'heure où nos écrivons ces lignes, la deuxième grande bataille livrée par les Allemands en Flandre semble tirer à sa fin. On sait que la première s'est engagée sur le front Nieupoort-Dixmude et a été de la part de nos adversaires une incontestable faute tactique. Prétendre arriver sur Dunkerque et Calais en longeant le rivage de la mer, alors qu'on se heurtait aux excellentes troupes franco-belges garnissant la rive gauche de l'Yser et recevant un efficace appui de l'escadre franco-britannique, et qu'il fallait encore compter avec une inondation très facile à tendre, voilà une conception qui ne fait pas honneur au grand état-major allemand. Et quand on considère, d'une part, la pauvreté de cette manœuvre et la médiocrité de son exécution ; d'autre part, le courage avec lequel des corps de réserve allemands, dont quelques-uns de formation récente, ont marché à l'hécatombe, on comprend la double erreur d'appréciation que nous avons commise en France touchant l'armée allemande : nous avons estimé trop haut l'officier, quelque peu assoupi sur ses lauriers d'antan, et trop bas le soldat, le « Menschen-material », lequel possède pourtant la plus belle qualité du soldat, à savoir le mépris de la mort.

La seconde tentative de l'ennemi pour conquérir le tant désiré Pas-de-Calais était plus raisonnable, puisqu'elle consistait à peser sur notre front dans la région d'Ypres, c'est-à-dire dans un secteur où les Allemands n'avaient à craindre ni l'inondation ni les canons de la flotte alliée. Pour augmenter le nombre de leurs atouts, ils avaient, ailleurs, déplacé une fois de plus le centre de gravité de leurs forces et fait refluer vers le Nord des corps d'armée actifs, tels que le 2^e Bava- rois et la garde, préalablement recomplétés à l'effectif de guerre par l'afflux incessant de recrues et de réservistes. C'est donc à très forte partie qu'ont eu affaire les contingents franco-britanniques qui défendaient Ypres et ses abords. Mais à cette date du 17 novembre, après une lutte acharnée qui a duré sept jours, l'effort allemand semble cette fois encore brisé. C'a été, comme dans les tentatives précédentes, le massacre de lignes épaisses d'infanterie menées à l'assaut par des officiers frais émoulus dont la bravoure ne compense pas l'inexpérience. Au corps de la garde et au 2^e Bava- rois, nombre de compagnies voient de nouveau leur effectif tomber au-dessous de cent hommes !

En présence de semblables résultats, on peut affirmer que la supériorité d'instruction et de préparation à la guerre dont l'infanterie allemande avait fait preuve au début des hostilités, et qui n'a pas peu contribué à ses succès du mois d'août, a disparu, et qu'aujourd'hui, en ce qui concerne la conduite du combat, l'emploi des feux, et notamment la liaison entre l'infanterie et l'artillerie, la supériorité est de notre côté. Bref, trois mois de guerre ont trempé l'armée française et déprimé l'armée allemande.

En outre, force nous est de constater que les énormes sacrifices en hommes

consentis par les Allemands dans cette région du Nord sont hors de proportion avec le but à atteindre (et qui n'a d'ailleurs pas été atteint), c'est-à-dire la possession de Dunkerque et de Calais, menace so-disant terrible pour l'Angleterre. S'il était permis de parler ici le langage du fabuliste, nous dirions qu'il faut voir dans tout ceci l'entêtement du rhinocéros germanique se butant contre une muraille dans le fol espoir de marcher sur la queue du lion britannique. Le rhinocéros va-t-il se recueillir et prendre de nouvelles forces pour tenter un nouvel effort? Les Allemands pousseront-ils l'obstination jusqu'à dégarnir de troupes certaines de leurs places fortes pour s'emparer de quelques kilomètres de rivage? C'est ce qu'un avenir prochain nous dira.

Cependant de graves événements se sont passés en Pologne. L'offensive aussi rapide qu'imprudente que le général de Hindenburg avait poussée jusque sur les rives de la Vistule, de Sandomir aux environs de Varsovie, a été immédiatement suivie d'un recul encore plus rapide, et de l'évacuation à peu près totale du territoire russe. Tandis que les Autrichiens étaient rejetés sur Cracovie, abandonnant toute la Galicie, les Allemands exécutaient une retraite divergente pour venir border leur frontière. Un premier groupement semble s'être formé de Czentochow à Zarky, couvrant la Silésie méridionale; un second serait dans les environs de Kalisz, à peu près à égale distance de Breslau et de Posen. Plus au nord, la place de Thorn est le point d'appui d'un détachement assez fort installé à cheval sur la Vistule, au sud-est de Thorn, et qui semble avoir quelque velléité d'offensive; à l'est de Thorn, vers Soldau, quelques troupes défendent l'accès de la Prusse occidentale; enfin la petite armée de la Prusse orientale bat en retraite sur la ligne Gumbinnen-Rasvenburg.

Voilà donc à quoi a abouti la stratégie allemande sur le théâtre oriental de la guerre après trois mois d'hostilités : A défendre l'énorme ligne frontière des deux Prusses, de la province de Posen et de la Silésie avec un cordon de troupes mince et discontinu. On nous dit que, fidèles à leur vieille habitude, les Allemands se retranchent sur les positions choisies. Il est douteux que là-bas les tranchées et les réseaux de fils de fer aient la même efficacité qu'en Belgique et dans le nord de la France, où le développement relativement faible du front par rapport aux effectifs engagés a permis l'établissement d'une muraille ou plutôt d'un « fossé » de la Chine d'un nouveau genre. Mais on ne creuse pas des tranchées de Szentochow à Thorn, et de Thorn à Gumbinnen. Il est donc probable que les Russes n'auront pas trop de mal à tourner les positions organisées en même temps qu'ils maintiendront en place les défenseurs des attaques frontales. Si l'on tient compte en outre de ce que ses défenseurs appartiennent en majorité à la réserve et à la landwehr, il est permis d'espérer que l'invasion de la province de Posen et de la Silésie suivra d'assez près celle de la Galicie. Notons en particulier que l'occupation par les Russes de la Silésie portera aux Allemands un coup très sensible. Il y a dans cette riche province industrielle des mines et des établissements métallurgiques dont la conservation est précieuse pour la défense de l'empire.

Tout en ne nous dissimulant pas que l'effort que nous avons nous-mêmes à fournir peut être encore très considérable, nous devons être, plus que jamais, pleins de confiance dans l'issue de la lutte. Et ce n'est certainement pas l'entrée en ligne de la Turquie qui ajournera sensiblement la réalisation de nos espérances. Le Caucase a très suffisamment de troupes russes pour se protéger contre une offensive turque, même dirigée par des officiers allemands, et le poids du « rouleau compresseur » dont le territoire prussien, après la Galicie, va éprouver la puissance ne sera pas diminué d'une once.

La Fête du Roi Albert I^{er}

Le 15 novembre 1914 — date mémorable — la France entière, dans un élan irrésistible d'admiration et de reconnaissance, a célébré l'anniversaire du Prince « sans peur et sans reproche » qui incarne avec tant de noblesse, superbement, l'âme de sa glorieuse patrie.

Depuis le front de nos armées, au milieu du fracas de la bataille, jusqu'aux confins les plus éloignés du territoire, les cœurs ont vibré d'un enthousiasme unanime pour la Belgique et pour son roi, si durement éprouvés, mais à qui la justice immanente réserve les plus belles et les plus éclatantes revanches.

La fête d'Albert I^{er}, aux heures graves et angoissantes que nous vivons, ne pouvait être l'occasion de réjouissances populaires; nous nous retrouverons dans un avenir prochain. Elle a permis néanmoins à nos compatriotes de manifester publiquement les sentiments de sympathie et d'amitié inaltérables qui les unissent désormais à leurs voisins et alliés. Elle a resserré les liens déjà noués et que nul maintenant ne pourra rompre.

Le Président de la République a adressé au roi Albert I^{er}, le télégramme suivant :

Sa Majesté Albert I^{er}, roi des Belges, Farnes.

En exprimant à votre Majesté, à l'occasion de sa fête patronale, mes vœux les plus cordiaux, je tiens à lui redire quel souvenir ému je garde de notre dernière rencontre dans la libre et immortelle Belgique. Je lui renouvelle, en même temps, l'assurance que la France est, comme ses alliés, fermement résolue à ne pas déposer les armes avant d'avoir obtenu pour le droit violé des réparations définitives et pour la paix des garanties inébranlables. Je prie votre Majesté de croire à mon inaltérable amitié.

Raymond POINCARÉ.

Le roi des Belges a répondu au Président en ces termes :

Je vous exprime ma profonde et vive gratitude des paroles cordiales que vous m'adressez. Le souvenir que j'ai conservé, comme vous, de notre récente rencontre me restera cher, votre nouvelle assurance de sympathie pour mon pays et ma vaillante armée me touche sincèrement.

ALBERT

A Paris, l'hôtel de ville et les monuments publics ont été pavés aux couleurs belges et françaises unies fraternellement. Les présidents du Conseil municipal de Paris et du Conseil général de la Seine ont télégraphié au président du Conseil des ministres belge. Un « Te Deum » a été célébré à l'Eglise des Flamands, rue de Charonne, en présence des ministres de Belgique et des membres de la légation. A la fin de la messe, M. Noté, de l'Opéra, a chanté l'hymne national belge avec une telle ferveur que l'assistance a éclaté en applaudissements.

SOLDATS DE DEMAIN

A Bordeaux, dimanche matin, les Sociétés de préparation militaire de la Gironde ont été passées en revue par le ministre de la guerre, sur la place des Quinconces, au bord de la Garonne.

Après que le ministre, accompagné du général Legrand, commandant la 18^e région, du colonel Buat, chef de son cabinet militaire, et de M. Gruet, maire de Bordeaux, eut inspecté ces troupes de demain — et d'après-demain, — il alla se poster sur les degrés du monument, et toutes les Sociétés défilèrent devant lui, clairons, tambours et drapeaux en tête, dans un ordre et avec un entrain remarquables.

Puis, le général Legrand ayant fait l'éloge de ces jeunes Français « qui contribueront à nous assurer la victoire », le ministre remercia les présidents et les instructeurs en ces termes :

ALLOCUTION DE M. MILLERAND :

« C'est pour le ministre de la guerre un honneur et une joie de vous apporter, au nom du gouvernement de la République, les félicitations qui vous sont dues pour votre œuvre patriotique. »

« Dans les Sociétés de gymnastique et d'instruction militaire dont cette revue a permis une fois de plus de constater les heureux résultats, vous préparez à l'appel des armes les adolescents qui seront demain des soldats. »

« Sous votre direction éclairée et vigilante ils reçoivent, avec les notions pratiques destinées à leur être si précieuses, la première empreinte de l'esprit de discipline et de sacrifice. »

« En lisant le récit quotidien des actions d'éclat de leurs aînés inscrites au Livre d'or de ce 18^e corps dont s'enorgueillit justement votre région, ils brûlent du désir d'aller prendre leur part de leurs périls et de leur gloire, noble ambition dont est dévorée à cette heure toute la jeunesse de France. »

« En présence de ces jeunes gens frémis-sant d'ardeur, comme hier sur le front, au milieu de nos armées, je me sens pénétré d'admiration et de confiance. Tant d'héroïques dévouements n'auront pas été vains. »

« La cause des alliés, qui est celle de la Liberté et de la Civilisation, met la force au service du Droit : elle est sûre de la Victoire. »

Si M. Millerand se déclarait satisfait, les jeunes « troupiers », eux, étaient fiers, de leur côté, d'avoir été passés en revue par « leur » ministre et de lui avoir prouvé que le jour où l'on aurait besoin d'eux, — des plus âgés du moins, — ils feraient bonne figure sur le front, à côté de leurs glorieux aînés.

NOUVELLES MILITAIRES

Renforcement des cadres.

Sur la proposition du ministre de la guerre, le Président de la République a signé un décret relatif à la nomination, à titre temporaire, pendant la durée de la guerre, au grade de sous-lieutenant ou assimilé.

Ce décret dispose que pendant la durée de la guerre les hommes de troupe et employés militaires de tous grades qui rempliront les conditions fixées par des instructions ministérielles pourront être nommés par le ministre de la guerre au grade de sous-lieutenant, ou assimilé de l'armée active, de la réserve ou de l'armée territoriale.

Il prévoit, en outre, que :
1^o Les officiers d'administration, des services (armée active, réserve et armée territoriale) peuvent être admis à servir dans les corps de troupe avec le grade dont ils ont l'assimilation;
2^o Les officiers de marine, en retraite ou de réserve, non employés par la marine, peuvent être admis à servir dans les corps ou services de l'armée de terre.

Les officiers de marine, en retraite ou de réserve, non employés par la marine, peuvent être admis à servir dans les corps ou services de l'armée de terre.

Les officiers de marine, en retraite ou de réserve, non employés par la marine, peuvent être admis à servir dans les corps ou services de l'armée de terre.

Les officiers de marine, en retraite ou de réserve, non employés par la marine, peuvent être admis à servir dans les corps ou services de l'armée de terre.

Les officiers de marine, en retraite ou de réserve, non employés par la marine, peuvent être admis à servir dans les corps ou services de l'armée de terre.

Les officiers de marine, en retraite ou de réserve, non employés par la marine, peuvent être admis à servir dans les corps ou services de l'armée de terre.

Les officiers de marine, en retraite ou de réserve, non employés par la marine, peuvent être admis à servir dans les corps ou services de l'armée de terre.

Les officiers de marine, en retraite ou de réserve, non employés par la marine, peuvent être admis à servir dans les corps ou services de l'armée de terre.

Les officiers de marine, en retraite ou de réserve, non employés par la marine, peuvent être admis à servir dans les corps ou services de l'armée de terre.

Les officiers de marine, en retraite ou de réserve, non employés par la marine, peuvent être admis à servir dans les corps ou services de l'armée de terre.

Les officiers de marine, en retraite ou de réserve, non employés par la marine, peuvent être admis à servir dans les corps ou services de l'armée de terre.

Les officiers de marine, en retraite ou de réserve, non employés par la marine, peuvent être admis à servir dans les corps ou services de l'armée de terre.

Les officiers de marine, en retraite ou de réserve, non employés par la marine, peuvent être admis à servir dans les corps ou services de l'armée de terre.

Les officiers de marine, en retraite ou de réserve, non employés par la marine, peuvent être admis à servir dans les corps ou services de l'armée de terre.

Les officiers de marine, en retraite ou de réserve, non employés par la marine, peuvent être admis à servir dans les corps ou services de l'armée de terre.

Les officiers de marine, en retraite ou de réserve, non employés par la marine, peuvent être admis à servir dans les corps ou services de l'armée de terre.

Les officiers de marine, en retraite ou de réserve, non employés par la marine, peuvent être admis à servir dans les corps ou services de l'armée de terre.

Les officiers de marine, en retraite ou de réserve, non employés par la marine, peuvent être admis à servir dans les corps ou services de l'armée de terre.

Les officiers de marine, en retraite ou de réserve, non employés par la marine, peuvent être admis à servir dans les corps ou services de l'armée de terre.

Les officiers de marine, en retraite ou de réserve, non employés par la marine, peuvent être admis à servir dans les corps ou services de l'armée de terre.

Les officiers de marine, en retraite ou de réserve, non employés par la marine, peuvent être admis à servir dans les corps ou services de l'armée de terre.

Les officiers de marine, en retraite ou de réserve, non employés par la marine, peuvent être admis à servir dans les corps ou services de l'armée de terre.

Les officiers de marine, en retraite ou de réserve, non employés par la marine, peuvent être admis à servir dans les corps ou services de l'armée de terre.

Les officiers de marine, en retraite ou de réserve, non employés par la marine, peuvent être admis à servir dans les corps ou services de l'armée de terre.

Les officiers de marine, en retraite ou de réserve, non employés par la marine, peuvent être admis à servir dans les corps ou services de l'armée de terre.

Les officiers de marine, en retraite ou de réserve, non employés par la marine, peuvent être admis à servir dans les corps ou services de l'armée de terre.

Les officiers de marine, en retraite ou de réserve, non employés par la marine, peuvent être admis à servir dans les corps ou services de l'armée de terre.

Les officiers de marine, en retraite ou de réserve, non employés par la marine, peuvent être admis à servir dans les corps ou services de l'armée de terre.

Les officiers de marine, en retraite ou de réserve, non employés par la marine, peuvent être admis à servir dans les corps ou services de l'armée de terre.

Les officiers de marine, en retraite ou de réserve, non employés par la marine, peuvent être admis à servir dans les corps ou services de l'armée de terre.

Les officiers de marine, en retraite ou de réserve, non employés par la marine, peuvent être admis à servir dans les corps ou services de l'armée de terre.

Les officiers de marine, en retraite ou de réserve, non employés par la marine, peuvent être admis à servir dans les corps ou services de l'armée de terre.

NOUVELLES DE FRANCE ET DE L'ÉTRANGER



Mort de lord Roberts. — Le feld-maréchal lord Roberts, qui était parti vendredi de Londres pour le nord de la France dans le dessein de faire visite à ses anciens compagnons d'armes, et particulièrement aux troupes indigènes, est mort dimanche à St-Omer, emporté en quelques heures par une congestion pulmonaire. On peut dire de l'illustre maréchal, le plus populaire des Anglais après le roi, qu'il est tombé au champ d'honneur.

Àgé de quatre-vingt-deux ans, il consacrait inégalement toutes les forces de sa verte vieillesse au renforcement, à la grandeur de l'armée qu'il avait glorieusement commandée aux Indes et au Transvaal.

Par la plume et par la parole, il menait depuis plusieurs années une campagne vigoureuse en vue d'améliorer le système de recrutement de l'armée anglaise, dont il montrait l'insuffisance en présence des menaces allemandes.

Au moment où la Grande-Bretagne est engagée à nos côtés dans une lutte gigantesque, tous ceux qui combattent l'impérialisme germanique ressentiront un regret particulier de la disparition du grand homme de guerre qui, le premier, avait discerné les moyens les plus efficaces de protéger sa patrie contre le danger allemand.

L'impopularité du kronprinz grandit tous les jours en Allemagne, car on y attribue à sa présence à la tête des troupes les échecs répétés des armées allemandes.

Son commandement en France fut un tel fiasco qu'on dut l'envoyer sur le front oriental pour y prendre sa revanche; or, son arrivée coïncida avec l'écrasante défaite des Allemands par les Russes à Augustowo.

Le kronprinz ne semble avoir aucune idée des responsabilités d'un chef, et avec son mépris inconsidéré de la vie humaine, il sacrifie ses hommes sans pitié et sans nécessité.

Son grand espoir, dès le début de la guerre, était de passer à cheval le long de l'avenue des Champs-Élysées à la tête de ses husards de la mort. Les choses ont tourné autrement, et à l'heure actuelle, le kronprinz a perdu la confiance de ses généraux en même temps que le respect de ses hommes, qui le considèrent comme un être cruel, inconsidéré et ignorant.

« La Peau de l'Ours ». — L'outrecuidance allemande n'avait pas mis un instant en doute la prise de Paris. Aussi avait-on répandu dans l'empire de Guillaume II une carte postale destinée à célébrer l'entrée des troupes allemandes dans la capitale de la France. Au centre de la carte postale présumptueuse, on aperçoit la tour Eiffel, au-dessus de laquelle se lit l'inscription victorieuse : « Les Allemands devant Paris. » A gauche, un soldat allemand brandit fièrement le drapeau de l'empire; à droite, l'arc de triomphe du Carrousel se dresse modestement au-dessous d'un médaillon contenant le portrait de l'empereur Guillaume, décoré de feuilles de chêne.

Les Barbares avaient vendu la peau de l'ours avant de l'avoir tué.

« Les professeurs » s'amuse... — Le « Lokal-Anzeiger », de Berlin, en a de bonnes ! Il annonce que l'administration allemande des postes en Belgique a l'intention de restituer leurs noms allemands aux localités de la France du Nord et de la Belgique. (Sic.) Et il publie la liste que voici :
I. — France du nord : Atracht (Arras); Doonen (Boulogne); Dünkirchen (Dunkerque); Grevelingen (Gravelines); Kales (Calais); Ryssel (Lille).

II. — France du Nord-Est : Bisanz (Besançon); Dattenried (Dôle); Neuenburg (Neufchâteau); Reimersberg (Remiremont); SanktDidel (Saint-Dié); Lunstedt (Lunéville); Mompelgard (Montbéliard); Nanzig (Nancy); Langich (Longwy); Sechevelier (Villersexel); Spieneln (Epinal); Wesel (Vesoul).

III. — Belgique : Aalst (Alost); Arel (Arlon); Bergen (Mons); Doornik (Tournai); Kortrijk (Courtrai); Mecheln (Malines); Namen (Namur); Thienen (Tirlemont); Beurne (Furnes); et Ypern (Ypres).

De telles extravagances, d'ailleurs contumaciaux aux « dokters » à lunettes d'or, sont à pousser de rire. Au lieu de transformer Besançon en Bysance, ces messieurs feraient mieux de prendre leur plume pour changer, sur la carte Mulhausen en Mulhouse, Rappoltsweiler en Ribeauvillé, et Schlettstadt en Sélestat. Rien que pour l'Alsace, nous allons leur donner du travail !

« Les Soldats collégiens ». — Dans les dépôts allemands on exerce maintenant 60,000 recrues de seize ans. Leurs officiers sont des

professeurs d'université et de collège non encore mobilisables.

Un convoi de prisonniers allemands passant par Saint-Omer a permis de constater que le recrutement allemand enrôle en effet ce qu'il peut. L'armée dévore le vert et le sec et prend presque des enfants sur les bancs de l'école. Un des adolescents que Guillaume II envoie au massacre a exprimé sa surprise :

« On nous a enlevés, a-t-il dit, des bancs de l'Université où nous étions étudiants, une soixantaine de mes camarades et moi; on nous a donné des uniformes et un fusil. Et nous sommes partis. »

« On nous a mis, huit jours après avoir été équipés, dans les tranchées. Nous ne savions pas tenir un fusil. Et puis, un beau jour, au moment où notre chef commandait le rassemblement, nous nous sommes trouvés environnés de soldats français qui nous ont faits prisonniers. Et nous voilà ici, nous, à qui on avait dit, au départ, que nous allions en France garder Paris et les grandes villes prussiennes. »

Le jeune soldat, qui parlait très purement notre langue, est âgé de seize ans et demi.

« Un Coup d'audace. » — Un train allemand arrivait ces jours derniers en gare de Chaulnes, et y était abandonné momentanément par ses conducteurs. Le chef de gare veillait. Courageusement, il sauta sur la locomotive, et aidé d'un employé, faisant fonction de chauffeur, il amena sa prise jusqu'en gare de Longueau.

Plusieurs fois le chef de gare, transformé en mécanicien et son chauffeur improvisé, essayèrent le feu des Allemands, mais heureusement sans être atteints.

Furieux, les Allemands ont fait prisonniers les deux ou trois employés qu'ils purent encore trouver à la gare de Chaulnes.

« La campagne de Sven Hedin. » — L'explorateur suédois Sven Hedin a accepté de faire le thuriféraire de Guillaume II et de l'armée germanique. Sur la proposition de M. Le Myre de Villers, ambassadeur honoraire, le conseil de la Société de géographie a voté à l'unanimité la radiation du docteur Sven Hedin de la liste de ses membres correspondants, et décidé d'adresser au grand-chancelier de la Légion d'honneur une requête à l'effet d'obtenir que cet apologiste des barbares ne figurât plus parmi les dignitaires de notre ordre national.

Le conseil de la Société de géographie a estimé que le docteur Sven Hedin avait gravement manqué aux lois de l'honneur en se livrant, lui, citoyen d'un pays neutre, à une violente campagne contre la France, alors qu'il, trois reprises il avait été reçu d'une manière particulièrement chaleureuse par la Société de géographie et que, soit verbalement, soit dans des lettres, il avait protesté de son inaltérable dévouement pour notre pays.

« Plume et panache. » — Un officier belge revenant du front parlait des combats héroïques livrés sur l'Yser par les troupes du roi Albert. Il disait avec quel courage les hommes avaient lutté dans ce petit coin encore inviolé de leur pays. Et il terminait ainsi : « Nous n'avons plus qu'une plume à notre chapeau, mais celle-là ils ne nous l'enlèveront pas ! »

Il leur reste une plume... et le panache !

« Les distractions de la tranchée. » — La plus amusante est la chasse au lièvre. Quand il en passe un dans la zone qui sépare les Français des Boches, c'est de part et d'autre une vive fusillade. Le plus souvent, le lièvre reste sur le carreau. S'il tombe du côté français, un des nôtres saute hors de la tranchée, court le ramasser; pas un Allemand ne tire. S'il tombe du côté allemand, c'est un des leurs qui va le prendre et qu'on laisse tranquille. Mais s'il arrive que le lièvre meure au milieu du champ, Français et Allemands de courir dessus, à qui l'aura le premier, et alors la fusillade de créniter. A moins que les Boches ne fassent signe qu'ils abandonnent le gibier — comme l'autre jour où l'un d'eux, montrant le lièvre étendu, expliqua de loin qu'il y renonçait, en criant : « Tabac ! Tabac ! » Les nôtres comprirent : un petit soldat bondit hors de son trou, courut à l'animal et mit à sa place un paquet de sauterelle. Ce soir-là encore, dans la tranchée, on mangea du lièvre...

« Pour l'Alsace ! » — Dans une tranchée de l'Alsine, un lieutenant a habillé ses « poilus » à tirer sur les Boches en leur criant chaque fois : « Tiens, pour Wétterli !... Tiens, pour Hansi !... Tiens, pour Zislin, ou pour Helmer ! » Et il fait le coup de feu lui-même au nom de ces vaillants Alsaciens.

Les Boches d'en face doivent se dire qu'on a eu tort décidément de maltraiter les « frères reconquis ».

Gens de Guerre au Maroc

ALERTE DE NUIT



Les étoiles vacillent, innombrables, dans le ciel couleur d'encre. Les remparts de la citadelle s'effacent dans les ténèbres. Les brasiers où les zouaves font rôtir des quartiers de viande

semblent tantôt très proches et tantôt très lointains dans l'obscurité qui supprime les reliefs.

Au pied de notre colline, sur les mamelons et les dunes de la plage, les colons et les tringlons mènent grand tapage. Les lanternes des gardes d'écurie, les photophores des potes, les tentes-abris illuminées par les chandelles délimitent un grand carré d'ombre où vagissent et grognent douloureusement des chameaux affalés en tas. L'inévitable clarinette d'un tirailleur algérien ou d'un conducteur kabyle siffle ses trois notes pleurardes.

Nuit absolue... J'entre sous ma tente, je m'allonge sur le lit de toile et de fer. A mon chevet, ma cantine et le classique photophore à globe de verre, ma jumelle et mon revolver dans leurs étuis de cuir verni. Mon ordonnance Samba Dialo, un Bambara taillé en hercule de foire, boucle les courroies de ma porte et me crie un « bonsoir » affectueux et bourru. Je suis seul dans ma maison portative et je savoure la joie rare et précieuse du home clos où l'on est maître de ses gestes et de ses pensées. Je lis un livre ami : *Au jardin de l'Infante*, d'Albert Samain.

Dehors, la rumeur du camp s'apaise et meurt. Les chanteurs se sont assoupis; les musiciens ont replacé dans les havresacs les clarinettes et les fifres. Les dernières notes de l'extinction des feux ont roulé, de moins en moins distinctes, de ravin en ravin. Je ne perçois plus que des soubres de dormeurs, que des chuchotements étouffés, que des aboiements de chiens dans les douars de la plaine, que le grondement croissant et décroissant du ressac. Je me sens envahir par l'anéantissement de ceux que procurent la fatigue physique et le grand air... Je me sens glisser au sommeil... je dors...

Tout à coup un grand cri, un cri horrible, un peu éprouvant pour les nerfs engourdis et désemparés :

— Aux arrmes !... aux arrmes !

Vilaine sensation que cet éveil brutal dans les ténèbres opaques !... On est là, dressé sur un coude, à demi conscient et à demi léthargique, le cerveau embrumé, incertain du lieu où l'on se trouve et de l'heure et de l'époque, et de la réalité même de ce cri effrayant qui retentit sans interruption :

— Aux arrmes !... aux arrmes !

Je finis pourtant par me lever; je m'habille tant bien que mal, plutôt mal que bien, et j'entends mes voisins, les tirailleurs sénégalais et leurs officiers, qui se précipitent hors de leurs tentes. Une main déboucle les courroies de ma porte et Samba Dialo, très calme, mais nu comme un ver et tenant au poing son fusil et son ceinturon, m'annonce :

— Sentinelle lui dire voir Marocains.

Et il ajoute :

— Sentinelle jeune soldat. Peut-être lui beaucoup bête.

Déjà, dou ant de l'attaque, il s'empresse de mépriser le camarade moins ancien et moins aguerri qui a peut-être pris pour des cavaliers marocains de malheureux moutons échappés du bercail. Je boutonne à la hâte ma veste kaki, je lace mes brodequins, j'empoigne mon revolver et je cours aux tranchées, suivi par Samba Dialo... Nuit noire : je trébuche dans les bâts empilés en pyramides, je m'empêtre dans les harnais, je me heurte à des gens qui galopent en proférant des jurons... Et toujours la sentinelle invisible braille à pleins poumons sa clameur :

— Aux arrmes !... aux arrmes !

Dans les tranchées, les sections de Sénégalais sont rangées. Les tirailleurs sont agroupés et attendent en silence les événements. Derrière eux, leurs officiers et leurs sergents attendent aussi, debout, fouillant du regard la plaine enténébrée.

Je m'informe :

— Que se passe-t-il ?

— Je ne sais pas. murmure un de mes

amis, le capitaine B... Personne n'en sait rien, pas même peut-être cet imbécile qui gueule à-bas... Attendez...

— Attendez... Dans les autres régions du camp, où sont des troupes récemment débarquées et moins entraînées aux émotions nocturnes de la vie en campagne, on s'agite, on hurle, on s'effiole. Des culasses de fusils craquent et, brusquement un coup de feu éclate, bref et sourd comme un coup de bâton frappé sur un tapis. Un autre!... un autre encore!... La fusillade est déchainée et fait rage... Qui tire? les zouaves ou les tirailleurs? Impossible de s'en rendre compte, à cette distance et dans ce noir... Sur qui tire-t-on? Mystère... Rien ne bouge au revers du glacis, que des touffes de palmiers nains peuplent de formes vagues...

Les Sénégalais se sont accroupis; leurs armes couchées devant eux sur le talus des tranchées, ils guettent l'apparition de l'ennemi, écoutent de toutes leurs larges oreilles: rien!...

Les recrues algériennes ou françaises qui ont ouvert le feu sont redevenues plus sages: les détonations s'espacent, se font plus rares, cessent tout à fait. Dans le grand silence qui règne enfin, des voix furieuses gourmandent les tireurs étonnés et la sentinelle qui a poussé le malencontreux et formidable hurlement d'alarme. On recueille des bribes d'explications confuses, des protestations indignées:

— J'ai vu... oui, des cavaliers marocains... Et puis les rires fusent, aussitôt réprimés. Et l'on reste là, dans la nuit fraîche, sous le ciel grouillant d'étoiles...

Émile NOLLY.

INFORMATIONS OFFICIELLES

PRÉSIDENCE DU CONSEIL. — M. René Viviani, président du conseil, rentré à Bordeaux dimanche soir, a fait connaître au conseil des ministres les résultats de l'enquête à laquelle il vient de se livrer dans l'Est, enquête qu'il poursuivra prochainement dans les départements du Nord. Le président du conseil s'est occupé de la question des approvisionnements, des transports, du ravitaillement de chaque département et de la reconstruction des villages détruits. Sur tous ces points, les renseignements recueillis ont montré, en outre de l'admirable union de tous les citoyens et de l'esprit d'initiative des groupements locaux, que l'avenir pouvait être envisagé avec tranquillité et confiance. Des mesures gouvernementales seront bientôt prises pour fournir des solutions appropriées aux problèmes envisagés par le président du conseil au cours de son voyage.

MINISTÈRE DE L'INTÉRIEUR. — M. Malvy, ministre de l'intérieur, et M. Bienvenu-Martin, ministre du travail, ont décidé la création d'un Comité central de placement de chômeurs et réfugiés, qui sera chargé de coordonner les efforts de l'office central de placement et des diverses œuvres ou institutions qui s'occupent déjà du placement des chômeurs et réfugiés belges et français. Dans ce comité central figurent des représentants des organisations patronales et ouvrières.

MINISTÈRE DES FINANCES. — Le conseil des ministres a décidé, sur la proposition de M. Ribot, ministre des finances, de saisir les Chambres d'un projet de loi pour supprimer en ligne directe et au profit du conjoint survivant, les droits de mutation sur les successions des officiers et soldats morts sous les drapeaux.

Un décret décide que les personnes qui ont été l'objet de réquisitions concernant des chevaux, mules, mulets et voitures non automobiles, dans des communes où le fonctionnement des services administratifs est suspendu en raison de la présence de l'ennemi, pourront recevoir immédiatement, au lieu de leur résidence actuelle, soit la moitié, soit la totalité de la valeur des animaux ou voitures requis.

MINISTÈRE DE LA JUSTICE. — Une circulaire du garde des sceaux complète les précédentes instructions relatives à la mise sous séquestre des maisons allemandes ou austro-hongroises. Il est précisé qu'à moins de nécessité absolue, l'actif ne saurait être réalisé, les séquestres n'étant pas des liquidateurs. D'autre part, la mise sous séquestre ne procède pas d'une idée de confiscation; elle doit demeurer toujours purement conservatoire; elle a pour but d'empêcher les nations ennemies de bénéficier, pendant la guerre, de l'activité économique de notre pays.

MINISTÈRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES. — Le gouvernement royal de Danemark et le gouvernement royal des Pays-Bas ont fait savoir au gouvernement de la République, par l'en-

treprise de leurs représentants à Bordeaux, qu'ils observeront une stricte neutralité dans la guerre entre la France et l'empire ottoman.

MINISTÈRE DE L'AGRICULTURE. — Le ministre, M. Fernand David, fait un voyage d'études pour examiner la situation agricole de divers départements, notamment la Haute-Marne, la Côte-d'Or, l'Allier, etc.

AUTREFOIS ET AUJOURD'HUI

J'ai pour ami un officier d'état-major, un homme du métier, instruit, calme et froid. Il m'écrit des lettres qui me sont un immense réconfort. « J'assiste, me dit-il, depuis le commencement d'août à la plus sublime épopée. Nos soldats, qui au début étaient naturellement un peu impressionnables, sont maintenant admirablement aguerris, devenus adroits par l'expérience. Si vous connaissez des pessimistes, envoyez-les aux avant-postes. Ils cesseront de l'être. Dans nos armées, du général en chef au dernier soldat, il n'y a personne qui ne soit convaincu de la victoire finale. Nous avons des régiments qui se battent presque sans interruption depuis le milieu d'août. Il y a tant d'héroïsme, qu'on ne sait qui choisir pour donner des récompenses. Je ne pense pas que nous ayons eu, même sous Napoléon, une plus belle armée, d'un plus parfait entraînement moral. »

Concevez-vous bien ce que cette dernière phrase signifie? « Sous Napoléon! » Nos grognards avaient vaincu toute la terre, et voici que, du coup, un bon juge, qui vous suit de près, vous égale à ces héros! Et moi, qui ai lu des centaines de volumes sur ces glorieux triomphateurs, je dirai en plus, je dirai non que vous les égalez, mais que vous les dépassez! Que sont les batailles d'alors comparées à celles d'aujourd'hui? Alors, les plus grandes, les plus fameuses: Marengo, Austerlitz, Iéna, Friedland, se déroulaient du matin à la nuit. Au soir, après des prodiges de vaillance, les nôtres étaient victorieux et se reposaient. A présent, une bataille dure un mois, le jour où elle se termine une autre recommence, et vous, vaillants entre les vaillants, vous ne vous reposez jamais!

Il en est beaucoup parmi vous qui, en moins de trois mois de guerre, ont eu plus de journées de bataille que des soldats de Napoléon dans dix années de luttes. Soyez fiers de vos actions.

Gustave SCHLUMBERGER,
de l'Institut.

Les "Maries-Louises" (1814)

On les appelait les Maries-Louises, ces pauvres petits soldats soudainement arrachés au foyer et jetés, quinze jours après l'incorporation, dans la fournaise des batailles. Ce nom de Maries-Louises, ils l'ont inscrit avec leur sang sur une grande page de l'histoire. C'étaient des Maries-Louises, ces cuirassiers sachant à peine se tenir à cheval, qui, à Valjouan, enfonçaient cinq escadrons et sabraient avec tant de fureur qu'ils ne voulaient pas faire de quartier. C'étaient des Maries-Louises, ces chasseurs dont le général Delort disait, au moment d'aborder l'ennemi: « Je crois qu'on perd la tête de me faire charger avec de la cavalerie pareille! » et qui traversaient Montebello comme une trombe, culbutant les bataillons autrichiens massés dans les rues. C'était un Marie-Louise, ce tirailleur qui, indifférent à la musique des

balles comme à la vue des hommes frappés autour de lui, restait fixe à sa place sous un feu meurtrier, sans riposter lui-même, et répondait au maréchal Marmont: « Je tirerais aussi bien qu'un autre, mais je ne sais pas charger mon fusil ». C'était un Marie-Louise, ce chasseur qui à Champaubert fit prisonnier le général Olsufjew et ne le voulut lâcher que devant l'empereur. Des Maries-Louises, ces conscrits du 28e de ligne qui, au combat de Bar-sur-Aube, défendirent un contre quatre les bois de Lévis, en ne se servant que de la baïonnette! Des Maries-Louises encore, ces voltigeurs du 14e régiment de la jeune garde qui, à la bataille de Craonne, se maintinrent trois heures sur la crête du plateau, à petite portée des batteries ennemies, dont la mitraille faucha 650 hommes sur 920! Ils étaient sans capote par huit degrés de froid, ils marchaient dans la neige avec de mauvais souliers, ils manquaient parfois de pain, ils savaient à peine se servir de leurs armes, et ils combattaient chaque jour dans les actions les plus meurtrières! Et pendant toute la campagne, pas un cri ne sortit de leurs rangs qui ne fût une acclamation... — Salut, ô Maries-Louises!

Henry HOUSSEY.

PAROLES FRANÇAISES

La France n'est pas un pays de proie; elle n'a pas étendu ses mains rapaces pour asservir le monde. Puisqu'on lui a imposé la guerre, elle la fait. Bientôt viendront les réparations légitimes qui restitueront au foyer français les âmes que la brutalité des armes en a séparées. Associés pour une œuvre d'affranchissement humain, nous irons, alliés et Français, unis dans la guerre et pour la paix, tant que nous n'aurons pas brisé le militarisme prussien et l'épée meurtrière par l'épée libératrice.

René VIVIANI,
Président du Conseil.
(Discours de Reims.)

Tommy apprend la "Marseillaise"

Un de nos amis, qui visitait récemment le camp des Anglais, à Boulogne-sur-Mer, y a vu le charmant tableau que voici:

Dans un coin du camp, une dizaine de superbes Tommies, grands comme les Tommies sont grands lorsqu'ils s'en mêlent, des hommes hauts en couleur et des plus richement musclés qu'on puisse rêver; et en face d'eux, qui riaient, autant de bambins français, de sept à huit ans, frêles et mignons, mais graves comme des magisters en classe. C'est qu'aussi bien ces mioches s'étaient faits professeurs et ils prenaient leur rôle très au sérieux: chacun d'eux avait choisi son Tommy et s'évertuait à lui apprendre les paroles de notre hymne national, ou tout au moins le premier couplet.

C'était une classe de « Marseillaise », improvisée par de petits enfants de Boulogne à l'usage de l'armée britannique!

— Prononcez bien, recommandaient les professeurs en culotte: « Allons, enfants de la patrie!... »

— « Allons, enfants de la patrie », répétaient les grands Tommies, tout en tirant de leurs courtes pipes de terribles nuages de fumée... Les maîtres faisaient un peu la moue, à cause de ce fort accent d'outre-Manche, mais en somme, à la fin de la classe, ils se sont déclarés très contents de leurs élèves, qui, à leur tour, enseigneront à leurs camarades les paroles de la « Marseillaise ».

SUR LE FRONT

Le Télégramme, de Toulouse, publie une lettre de son collaborateur M. Albert Guillard, actuellement soldat sur le front. C'est le récit spirituel et piquant de la vie dans la tranchée. Nous en détachons ce passage:

Blottis à deux mètres sous terre, dans des casemates dignes du plus moderne des Rob' ons, et que relient des boyaux d'une profondeur à peu près égale, nous vivons le jour une vie souvent sédentaire. Parfois notre esprit, qui flâne ailleurs, est retenu par le bruit de quelques coups de fusil — on dirait des coups de fouet d'un maquignon — tirés par nos sentinelles ou les sentinelles allemandes contre les étourdis un peu trop curieux de voir plus haut que les tranchées. Les Boches sont des maladroits, et nous nous en félicitons. Nous sommes deux, trois ou quatre dans une tranchée. Pendant que l'un reste en surveillance aux créneaux, — encore une invention qui n'a rien de moderne et dont l'utilité est cependant très grande, — examinant de son mieux les moindres mouvements de l'ennemi, les autres se reposent, couchés sur la paille et roulés dans leur couverture ou leur toile de tente, avec le sac comme coussin. Ça parle à demi-voix du pays, — nous sommes en majeure partie du Tarn et de l'Aveyron, — des siens, et surtout de la guerre. Nos sous-officiers nous font passer le Bulletin des Armées de la République; il n'est jamais du jour même; nous ne nous en fâchons pas car tout ce qu'il renferme nous intéresse.

— Reculent-ils? Telle est la question que me posent mes compagnons avant que je commence la lecture à haute voix.

Pour toute réponse, je leur lis d'abord les communiqués officiels, tous les faits d'armes, la liste des décorés et des médaillés, puis les contes signés: Alphonse Daudet, Paul Déroulède, et pour terminer les articles de Brieux, Doumic, Masson, Péladan, etc. Cela les amuse et les distrait. Tel entretille sur « la vieille bouffarde » leur donne l'idée d'en griller une de plus. Chacun allume alors la pipe qu'on lui a donnée ces jours derniers; l'admirer et c'est avec délice qu'il lance par-dessus la tranchée quelques bonnes bouffées de fumée blanche, tout en remerciant intérieurement les bonnes gens qui les gâtent par leurs dons aussi nombreux qu'utiles.

Le témoignage spontané de notre confrère nous est précieux. En le remerciant, nous adressons un nouvel appel à tous les services chargés de la distribution aux troupes du Bulletin des Armées, pour que nos petits soldats le reçoivent régulièrement et le plus tôt possible.

Sous aucun prétexte, le Bulletin ne peut être vendu ni accaparé.

L'Armée Prussienne de Frédéric II

Tout d'abord, voici une anecdote qui montre quelle opinion Frédéric II avait de sa propre armée. C'était au moment où il préparait la campagne destinée à conquérir la Silésie; il avait réuni aux environs de Charlottenbourg 60.000 hommes qu'il passa en revue. Quand il se trouva au milieu de cette ligne de bataille, il demanda au vieux prince d'Anhalt ce qu'il admirait le plus en ce moment.

— Sire, répondit le prince, j'admire tout à la fois la beauté des hommes, la régularité et la perfection des mouvements et des évolutions.

— Pour moi, reprit le roi, ce n'est pas ce qui m'étonne le plus: avec de l'argent, des soins et du temps, on parvient à tout cela.

— Mais, sire, qu'est-ce donc que Votre Majesté voit ici de plus admirable?

— C'est, mon cher cousin, que nous y soyons en sûreté, vous et moi: voilà soixante mille hommes qui sont, tous, vos ennemis et les miens; il n'en est aucun qui ne soit plus fort et mieux armé que nous, et tous tremblent devant nous, qui aurions tort de trembler devant eux. Tel est l'effet merveilleux de l'ordre, de la subordination et de la surveillance!

Après la guerre de Sept ans, il avait été convenu entre le roi et le gouvernement de Louis XV qu'il renverrait dorénavant les déserteurs français; naturellement, on n'en faisait rien, et, lorsqu'on trouvait un bel homme, on l'incorporait dans la garde, qu'il fût ou non français. Toutefois, il s'agissait de sauver les apparences et, comme Frédéric avait l'habitude d'interroger les grenadiers, les officiers remarquaient les questions qu'il faisait presque invariablement, et ils enseignèrent aux recrues les réponses en allemand. Ces questions étaient au nombre de trois: « Quel âge avez-vous? Depuis quand me servez-vous? Vous donne-t-on régulièrement vos vivres et vous paie-t-on votre prêt? »

Or, un certain jour, questionnant un Français « assez bel homme pour avoir été placé dans le premier bataillon des gardes », Frédéric intervint l'ordre de ses questions, et le dialogue se poursuivit ainsi:

— Depuis quand me servez-vous?
— Vingt et un ans, sire.
— Quel âge avez-vous donc?
— Un an.
— Mon enfant, vous êtes fou ou je le suis.
— L'un et l'autre, sire.

Les officiers qui entouraient Frédéric étaient fort ennuyés de la bizarre tournure de cet entretien; enfin, l'un d'eux expliqua le quiproquo, et le roi, qui ne tenait pas à ce que l'affaire s'ébruitât, prit le parti de rire, déclarant que c'était la première fois qu'il lui arrivait d'être traité de fou devant toute sa garde.

Paul GAULOT.

Chansons de route.

AVEC JOFFRE

Sur l'air de « Caroline ».

Avec Joffre on peut être
Assuré du succès,
Guillaume trouve son maître
Dans l' général français;
Bientôt, à la frontière
Les soldats allemands
Verront sur leurs derrières
Venir le châtimement.
Joffre reconduit généraux et ducs
A grands coups de pied dans l' Kluck.

Refrain.

Avec Joffre (bis),
Même en y mettant le prix,
Avec Joffre (bis),
Ils n' viendront pas à Paris.
Avec Joffre (bis),
Car voilà que d' jour en jour
Avec Joffre (bis),
Guillaume' II a l' bras plus court.

L'agent Wolff crie: Victoire!
Et trompe l'Allemand;
Joffre fait de l'histoire
Et non du boniment.
Chaque jour qui pass', Guillaume
Voit l'Europe en fureur
Encercler son royaume...
Quell' vest', mon empereur!
Lui qu'aim' s'affubler de vêtements divers
Qu'est-ce qu'il prend comme revers!
(Refrain.)

Quand Joffr' prend l'offensive,
Tout l'armée du kaiser
Fuit, plus morte que vive,
De la Marne à l'Yser;
Les Boches en retraite
Sous le feu des shrapnells
Ne voient plus à leur tête
Major ni colonel.
Plus d'oberlieutenant, plus de canoral,
Mais l' désordre est « général ». (Refrain.)

Quand Joffre ordonn' la charge,
On voit mam'zelle Oscar,
Qui n'en mène pas large,
Défaillir à l'écart;
Et quand le soixant' quinze
Tonne, on voit sons d'ssus d'ssous
Basculer le kronprinz...
Qui s'couronne aux genoux,
Et c'est mêm' la seul' couronne qui sied
Au cambrioleur princier.
(Refrain.)

Jean BASTIA.

BLOC-NOTES

... M. Nortier, député et maire de Neuilly, capitaine de territoriale, est tombé glorieusement au champ d'honneur.

... La classe 1914 comprendra en Russie deux millions d'hommes.

... Un détachement indien et une brigade de marine ont occupé Fao, à l'embouchure du Ghoit-El-Araba, dans le golfe Persique, après une résistance d'une heure.

... Le bâtonnier Henri Robert a autorisé un avocat belge, réfugié à Paris, M. Tedesco, de Bruxelles, à plaider devant la Cour.

... L'amiral Charles Duperré, âgé de quatre-vingt-deux ans, est mort subitement.

... Notre billet de 100 fr. trouve preneur à Berlin à 110 fr.; par contre, la Banque nationale suisse refuse de changer les billets de banques allemands.

... Un entrepôt de la Compagnie des tramways de Nice a été détruit par un incendie. Dégâts: 600.000 fr.

... Le nombre des prisonniers allemands faits à Tsing-Tao est évalué à 5.000.

... M. Jacques-Louis Dumesnil, député de Fontainebleau, lieutenant au 246e régiment de ligne, a reçu la croix de la Légion d'honneur sur le champ de bataille, pour fait d'armes.

... On annonce la mort du général de brigade Deagier, du cadre de réserve, décédé au Puy.

... Le Conseil général de l'Yonne a voté un crédit de 20.000 francs pour les secours aux départements français envahis.

... Un projet supplémentaire vient d'être présenté au Parlement britannique pour l'envoi d'un autre million de soldats sur le théâtre de la guerre. Total: 2 millions d'hommes en plus du nombre primitivement voté pour l'année financière 1914-1915.

... La neige a fait son apparition dans la région lyonnaise. A Saint-Etienne, elle est tombée en abondance.

... Les pertes de l'aéronautique allemande étaient au 15 octobre de 52 pilotes tués ou disparus, et de plus de cent appareils hors de service.

... Le « Moniteur belge » publie des arrêtés royaux conférant la croix de l'Ordre de Léopold aux 7e, 11e et 12e régiments de ligne pour leur vaillante conduite dans la bataille de l'Yser.

... Le Canada aura 100.000 hommes sous les armes au printemps.

... A Rouen, le boulevard Cauchoise s'appellera désormais boulevard des Belges.

... Le Vésuve a de nouveau manifesté une activité soudaine et alarmante.

... Un violent incendie a éclaté à Rochefort, dans les magasins généraux du port de guerre. Peu de dégâts.

... On signale des inondations en Vaucluse, dans le Gard et la Loire.

... Il a été procédé à l'état-major de l'armée, au tirage au sort de la lettre qui sera l'origine de l'ordre alphabétique à suivre pour l'incorporation du contingent de 1915. La lettre T a été extraite de l'urne.

... Le premier régiment étranger « volontaires italiens » vient de quitter son dépôt, et, dans quelques jours, aura rejoint son poste de combat.

... Le général de brigade Kreithmann, ancien général commandant l'Ecole polytechnique, vient de mourir.

... Les maisons de conserves à Chicago travaillent jour et nuit pour satisfaire aux énormes commandes venues d'Europe. On expédie d'énormes quantités de viande congelée et en boîtes.

... Le comité France-Amérique de Rio-de-Janeiro vient d'expédier à Paris soixante mille francs recueillis au profit des familles des mobilisés français.

... Le général Kekevitch qui, dans la guerre du Transvaal, défendit pendant 126 jours la ville de Kimberley, vient de mourir à Londres.

... La quantité de vins de raisins frais d'origine et de provenance tunisiennes qui pourra être admise en France, du 1er août 1914 au 31 juillet 1915, est fixée à 250.000 hectolitres.

... On a procédé hier à Londres, à l'exécution de l'ancien lieutenant de réserve de la marine allemande Lody, condamné à mort la semaine dernière par le conseil de guerre, pour espionnage.

... Les Indiens des six nations de la réserve de Brandford fourniront, pour le second contingent canadien, une compagnie de 150 hommes, officiers et soldats, tous Peaux-Rouges.

... De nombreux officiers égyptiens ont pris du service dans l'armée anglaise.

LE TABLEAU D'HONNEUR

CITATIONS A L'ORDRE DE L'ARMÉE

Les Braves, dont les noms suivent, ont été cités à l'Ordre de l'Armée :

10^e Corps d'Armée.

Lieutenant BLOUET, 50^e d'artillerie : A fait preuve en plusieurs circonstances d'un rare sang-froid et d'une habileté remarquable au tir ; en particulier le 26 août, a immobilisé toute la journée l'infanterie ennemie et lui a infligé des pertes considérables ; le 27 août, a repoussé une attaque inopinée de cavalerie. Tué le 23 septembre dans la batterie qu'il continuait de commander sous un feu violent d'obus explosifs.

11^e Corps d'Armée.

Chef de bataillon DEVUNS, 319^e d'infanterie : Le 30 septembre, a tenté, en se portant lui-même en avant, de faire passer un pont à une compagnie sous une grêle de projectiles rendant le passage très dangereux. Blessé au bras droit, n'en a pas moins conservé le commandement de son bataillon.

Chasseur BRILLANT, 41^e bataillon de chasseurs : Faisant partie le 24 septembre d'une patrouille de trois chasseurs, dont l'un venait de tomber blessé, a été, sous le feu de l'artillerie, chercher de l'aide et, n'en trouvant pas, est revenu à 200 mètres d'un village occupé par l'ennemi chercher le blessé qu'il a ramené, avec l'aide d'un chasseur resté près de ce dernier, à sa section éloignée de 2 kilomètres.

Soldat BOUTAUD, 170^e d'infanterie : Au cours d'une reconnaissance d'une maison derrière laquelle il découvrit un groupe d'ennemis, a prévenu ses camarades du danger en criant : « A moi ! aux armes ! » A fait feu sur ses adversaires jusqu'au moment où il est tombé mortellement frappé.

Soldat CHOLLEY, 170^e d'infanterie : Malgré une violente fusillade, s'est offert pour aller porter des renseignements. A été tué en accomplissant sa mission.

Sergent MOUVILLE et **caporal NAEGLIN**, 170^e d'infanterie : Belle attitude au feu.

13^e Corps d'Armée.

Capitaine FREYNE, 238^e d'infanterie : A conduit sa compagnie avec beaucoup d'énergie et de bravoure au cours des combats des 6, 7, 8 septembre. Blessé grièvement le 8 septembre.

Médecin-major CANEL, 38^e d'infanterie : A été grièvement blessé par un éclat d'obus, le 24 août, en surveillant le relèvement des blessés de son régiment, et a succombé quelques heures après à ses blessures.

Chef de bataillon de réserve ROUDAUD, 139^e d'infanterie : A enlevé vigoureusement deux compagnies de son bataillon à l'attaque d'un bois pour en chasser l'ennemi, le 16 septembre. A été tué d'une balle au front à la tête de sa troupe.

Lieutenant de réserve DAUSSE, 139^e d'infanterie : A brillamment enlevé sa compagnie à l'attaque d'un bois, le 16 septembre. A tenu courageusement devant des forces supérieures. A été tué à la tête de sa compagnie.

Médecin auxiliaire GRANJON-ROZET, 139^e d'infanterie : Dans toutes les rencontres, fait preuve d'un sang-froid remarquable. Le 16 septembre, par son attitude ferme et énergique, a réussi à emmener de nombreux blessés qui auraient pu tomber aux mains de l'ennemi.

Sous-lieutenant de réserve FAURE, 139^e d'infanterie : A vaillamment combattu le 16 septembre, à la tête de sa section. Son chef de bataillon et son commandant de compagnie ayant été tués, a maintenu ses hommes au feu ; a été lui-même blessé grièvement.

Caporal PUECH, brancardier au 139^e d'infanterie : Depuis le début de la campagne, dirige son équipe avec le plus grand sang-froid. Blessé grièvement le 16 septembre (perte de l'usage d'un membre), a fait preuve d'une vigueur morale remarquable.

Lieutenant-colonel DIDIER, commandant le 98^e régiment d'infanterie : A été l'âme de la défense d'une position pendant les journées des 5, 6, 7, 8 et 9 octobre ; pendant cette période, les troupes d'infanterie et d'artillerie sous ses ordres ont fait à l'ennemi de nombreux prisonniers et lui ont infligé des pertes telles que le drapeau du 49^e régiment d'infanterie allemande a été relevé devant nos lignes au milieu des morts et des blessés.

12^e Corps d'Armée.

Lieutenant SIMON, 28^e bataillon de chasseurs : Mortellement frappé en quittant la

tranchée où il était abrité avec sa section, pour se porter au secours d'un de ses gradés.

Sergent-major LAURENT, 22^e bataillon de chasseurs : A arraché à l'ennemi et transporté à lui seul, pendant 500 mètres, sur un terrain difficile et battu par un feu violent de l'ennemi, son capitaine grièvement blessé. Est revenu au feu ensuite.

Médecin auxiliaire MALEUCU, 28^e bataillon de chasseurs : Blessé mortellement en soignant des blessés sous le feu.

Chasseur VIALLEFONT, 28^e bataillon de chasseurs : Etant de service au téléphone, a donné un bel exemple de courage et de sang-froid en restant à son poste, trois jours durant, sous une violente canonnade. Un obus ayant mis le feu à la baraque en bois où il se trouvait, n'a quitté son poste qu'au dernier moment, en emportant le matériel téléphonique.

Chasseur CHAMPELIER, 38^e bataillon de chasseurs : Blessé d'une balle de shrapnell au pied au moment d'un changement de position, a transporté sa pièce pendant plus de 400 mètres, et n'a annoncé sa blessure qu'une fois la pièce remontée sur l'affût.

Médecin-major BOVIER-LAPIERRE, 222^e d'infanterie : Le 30 août, a soigné des blessés sous un feu très violent, non loin de la chaîne. A répliqué de nombreux blessés, malgré des pertes très sérieuses dans son personnel d'infirmiers.

Lieutenants DE VERDILHAC, DEMMLER, GERARD, 22^e bataillon de chasseurs ; **lieutenants LEJARD, BEAUDOINS**, 28^e bataillon de chasseurs : Belle conduite au feu.

Soldat CAILLAT, 232^e d'infanterie : A rapporté sur ses épaules un de ses camarades blessés, et est tombé à quelques mètres des tranchées allemandes. A été tué quelques minutes plus tard au moment où il revenait porter secours à un sergent grièvement blessé et tombé au même endroit.

Soldat AILLAUD, 232^e d'infanterie : Le 11 septembre, étant de patrouille, est allé de sa propre initiative chercher un blessé d'un autre régiment à 200 mètres sous le feu des tranchées allemandes.

Lieutenant LUISI, 239^e d'infanterie : Belle attitude au feu.

Sous-lieutenant PUJOL, 232^e d'infanterie : Grièvement blessé et mis en présence du général de division, a tout d'abord demandé si la position à l'attaque de laquelle il avait contribué était enlevée, et a exprimé son espoir de reprendre au plus tôt sa place dans son régiment.

Sergent MUNIER, 232^e d'infanterie : Belle conduite au feu.

15^e Corps d'Armée.

Capitaine PICARD, 27^e bataillon de chasseurs : A été tué en portant bravement sa compagnie à l'attaque le 22 septembre.

Lieutenants DOLIGEZ et ITIER, 23^e bataillon de chasseurs : Belle conduite au feu.

Sous-lieutenant BERTRAND, 6^e bataillon de chasseurs : Belle conduite au feu, où il a entraîné sa section et a bousculé l'ennemi qui lui était opposé. Blessé, s'est contenté d'un pansement sommaire, et dès le lendemain est retourné au combat.

Chasseur BOUTONNET, 27^e bataillon de chasseurs : Avec beaucoup de calme, sous une pluie de balles, a réapprovisionné en cartouches sa section dans les tranchées pendant tout un combat. A l'ordre qui lui était donné de rester en deuxième ligne, a répondu en retournant sous les balles : « Il faut cependant que je rapporte cette missette, puisqu'on m'a dit de la rendre. »

Lieutenant LEMUEUX, **soldats CHATAIGNIER et PERFETTI**, 27^e bataillon de chasseurs : Belle attitude au feu.

Lieutenant BAUX, 27^e bataillon de chasseurs : Blessé mortellement le 22 septembre, a trouvé la force de crier à ses hommes : « En avant ! En avant ! Sur l'ennemi ! »

Adjudant GRASSET, 27^e bataillon de chasseurs : Belle conduite au feu.

Chef de bataillon SANTINI, 40^e d'infanterie : S'est fait remarquer par sa bravoure dans de nombreuses affaires, où son bataillon a été engagé, et plus particulièrement le 20 août, où il organisa un repli sous un feu violent ; le 1^{er} septembre, où, malgré deux blessures, il conserva son commandement, et, enfin, à l'attaque de nuit du 21 septembre, qu'il a dirigée avec beaucoup de sang-froid, de méthode et d'énergie.

Chef de bataillon NICOLAS, 173^e d'infanterie : A fait preuve de la plus grande bravoure et d'une rare énergie en conduisant son bataillon à l'attaque des tranchées, dans la nuit du 20 septembre.

Capitaine GENTY, 55^e d'infanterie : Très belle conduite dans les combats des 19, 20 et 26 août. Quoique blessé dans la journée du 23, a continué à commander sa compagnie.

Capitaine FAUTRIERE, 24^e bataillon de chasseurs à pied : Se trouvant en deuxième ligne, en arrière de troupes très éprouvées par un feu violent de mitrailleuses, a porté sa compagnie en avant et a arrêté net l'offensive ennemie. S'est maintenu pendant huit heures sous un feu intense et ne s'est retiré qu'à la nuit après avoir épuisé ses munitions.

Capitaine PATTACHINI, 61^e d'infanterie : Ne cesse de donner, depuis l'ouverture des hostilités, des preuves de rare bravoure et d'esprit de décision. A donné l'exemple de la plus grande énergie dans les combats des 23 et 24 septembre.

Capitaine de réserve MOURRE, 61^e d'infanterie : Dans la nuit du 23 au 24 septembre, se trouvant entouré de toutes parts par des fractions d'une brigade ennemie, a su, par son énergie, maintenir toute la nuit le bataillon qu'il commandait, groupé, dans le plus grand silence, sans attirer l'attention de l'adversaire ; puis, le jour venu, s'est ouvert un passage à la baïonnette dans la direction des lignes françaises, où il a ramené toutes ses unités.

Capitaine de réserve THEURELLE, 111^e d'infanterie : Le 10 septembre, a enlevé sa compagnie sous un feu très violent. Grièvement blessé, s'est énergiquement opposé à être transporté en arrière, en disant à ses hommes que leur devoir était de marcher à l'ennemi et non de ramasser les blessés.

Lieutenant DAVET, 55^e d'infanterie : Son capitaine ayant été tué, et bien qu'ayant lui-même l'épaule traversée par une balle, est resté à la tête de sa compagnie toute la journée du 20 août, et a su la maintenir dans l'ordre le plus parfait, malgré la perte simultanée de tous les chefs de section.

Lieutenant LEGCIA, 40^e d'infanterie : A fait preuve de sang-froid et de la plus grande énergie en repoussant, avec trois sections, une attaque vigoureuse de l'ennemi, dans la nuit du 2 au 5 septembre. N'ayant plus de cartouches, a maintenu ses hommes dans les tranchées et a mis l'ennemi en déroute par la menace d'une attaque à la baïonnette.

Sous-lieutenant DESMOLINS, 141^e d'infanterie : A fait preuve d'une grande énergie et de belles qualités militaires, le 25 septembre, en tenant tête, avec sa section, à des forces supérieures. Blessé de deux balles, a conservé le commandement de sa section jusqu'au bout, et n'a consenti à se faire panser qu'après avoir rassemblé sa troupe en ordre.

Sous-lieutenant GUSTINIANI, 141^e d'infanterie : Etant chef de section au combat du 25 septembre, et voyant la compagnie voisine céder légèrement par suite de la mort de ses deux officiers, prit le commandement de cette compagnie et la ramena sur la ligne de combat.

Sous-lieutenant de réserve de JONCHAY, 6^e hussards : N'a cessé de montrer la plus grande audace au cours des reconnaissances qu'il a effectuées depuis le début des opérations. Le 17 septembre, a donné en temps utile, sur l'emplacement de batteries allemandes, des renseignements qui ont permis leur destruction.

Adjudant NICOLU, 58^e d'infanterie : Après l'attaque d'un bois, le 24 septembre, est allé avec quelques brancardiers, ramasser des blessés à proximité de tranchées occupées par l'ennemi, et a réussi à les ramener dans les lignes.

Maréchal des logis FABRE DE PALLARES, 19^e d'artillerie : Etant chef de pièce, ayant deux servants blessés et étant blessé lui-même à la tête par des éclats d'obus, a fait continuer le tir avec le plus grand sang-froid pendant vingt minutes au moins, et ne s'est retiré avec ses blessés, pour se faire panser, qu'au commandement : « Halte au feu ! »

16^e Corps d'Armée.

Capitaine POLI-MARCHETTI, état-major du 16^e corps ; **capitaine BOUISSET**, état-major de la 64^e brigade : Ont fait beaucoup de

sang-froid et de bravoure en transportant sous un feu violent le général commandant la 64^e brigade, blessé mortellement le 27 septembre.

Lieutenant GUET, 1^{er} hussards : A mené à bien, malgré des pertes, une reconnaissance importante. A réussi, grâce à son sang-froid, à ramener un de ses cavaliers blessé.

Lieutenants MALEVERNE DE FREISSIMAT et de LA ROCHEFFE, 1^{er} hussards : Belle conduite au feu.

18^e Corps d'Armée.

Lieutenant-colonel COURSANGE, commandant le 212^e d'infanterie : Blessé mortellement le 6 septembre en parcourant la ligne de feu de son régiment pour encourager ses hommes.

Capitaine de SAINT-MARTIN LAGAZE, 57^e d'infanterie : Le 28 septembre, est resté malgré une première blessure, à la tête de son bataillon jusqu'au moment où, frappé à mort, il eut encore le courage et l'énergie d'adresser un compte rendu à son colonel, avant d'abandonner son commandement.

Sous-lieutenant GARRIGUES, 12^e d'infanterie : Engagé volontaire au début de la guerre, malgré son classement antérieur dans le service auxiliaire avait, par sa brillante conduite, obtenu en deux mois l'épaulette. A trouvé une mort glorieuse dans les tranchées en observant le tir d'une batterie en vue d'en repérer l'emplacement et de la réduire au silence.

19^e Corps d'Armée.

Lieutenant CHAIX de LAVARENE, 3^e zouaves : Chargé avec deux compagnies placées momentanément sous son commandement, de rétablir un point de la ligne particulièrement menacé, a conduit son demi-bataillon avec le plus grand sang-froid et après avoir électrisé ses hommes par quelques paroles vibrantes a abordé l'ennemi à la baïonnette par un vigoureux assaut au cours duquel il a été mortellement atteint.

Lieutenant PITOT, 6^e chasseurs d'Afrique : Le 15 septembre, a fait preuve des plus belles qualités d'entraîn, d'énergie et de courage ; a été grièvement blessé.

Sous-lieutenant PEDECOIG, 6^e chasseurs d'Afrique : A trouvé une mort glorieuse en chargeant avec le plus bel entrain et la plus mâle énergie l'infanterie ennemie en retraite le 8 septembre 1914.

Sous-lieutenant FOURNIGALL, 6^e chasseurs d'Afrique : Chef d'une reconnaissance, ne s'est pas laissé arrêter par une troupe de cavalerie supérieure en nombre, l'a vigoureusement chargée et la mettait en déroute quand, sur son cheval abattu, il a trouvé une mort glorieuse.

Sergent Ahmed ben Mohammed SERRAYE, 1^{er} tirailleurs algériens : Fait preuve d'énergie et d'audace ; donne le plus bel exemple de courage et d'entraîn ; le 20 septembre, a brillamment refoulé, à la baïonnette, à la tête de sa section sortie de la tranchée sur son commandement, une attaque allemande.

20^e Corps d'Armée.

Sous-lieutenant de LAVEAUCOUPET, 37^e d'infanterie : Elève à l'Ecole spéciale militaire, nommé sous-lieutenant à la mobilisation. Mortellement frappé le 6 septembre au moment où, malgré une première blessure, il entraînait ses hommes dans une attaque à la baïonnette.

Capitaine REJARD, **lieutenant DUPIC**, 269^e d'infanterie : Belle conduite au feu.

Capitaine LACAPPELLE, 79^e d'infanterie : N'a cessé depuis le début de la campagne, de faire preuve de belles qualités de sang-froid et de courage ; toujours à la tête de ses hommes, a été frappé mortellement le 28 septembre 1914 au moment où il préparait à la lisière d'un village, sous une grêle de balles, le débouché de sa compagnie.

Capitaine CYROT, 60^e d'artillerie : A été, le 4 octobre 1914, blessé très grièvement à son poste de commandement, au poignet, à la poitrine et à la jambe. A commandé sa batterie dans les divers combats, avec une grande capacité et une froide bravoure. S'est opposé à ce que ses hommes l'emportent sous le feu.

Sous-lieutenant SCHMIDT, 4^e bataillon de chasseurs : Attitude remarquable depuis le début de la guerre, et notamment le 20 août, où sa section a été fort éprouvée. A su, le 2 octobre, par son énergie, par son exemple, par son entrain, maintenir dans un moment critique le moral de sa troupe, diriger efficacement son feu, infliger à l'ennemi des pertes sérieuses et l'obliger à se replier. A été à deux reprises reconquis dans le cours de la nuit le champ de bataille, ramenant avec lui plusieurs blessés ennemis.

Sergent MARTIN, 2^e bataillon de chasseurs

MÉDAILLE MILITAIRE

Sont décorés de la Médaille militaire :

Maréchal des logis TOUZIN, 16^e d'artillerie : Très belle conduite en maintes circonstances. Continue à rendre les plus grands services en accomplissant des reconnaissances, souvent périlleuses, à courte distance des tranchées de l'ennemi. Une citation à l'ordre de la division et une à l'ordre de l'armée.

Sergent-major SUTRA, 115^e d'infanterie : Grièvement blessé au combat du 26 septembre, s'est distingué depuis le début de la campagne, et particulièrement au combat du 24 septembre.

Adjudant-chef BOSC, 115^e d'infanterie : Le 27 septembre, grièvement blessé à la tête de la section qu'il a conduite avec sang-froid. A fait preuve de la plus grande énergie. S'était déjà fait remarquer au combat du 31 août, par son attitude ; il permit à une section entière de se dégager.

Sergent TANETTE, 115^e d'infanterie : Le 24 septembre, chargé avec sa section de couvrir le flanc droit d'une compagnie, a fait preuve de la plus belle énergie. Blessé assez grièvement et n'ayant personne à qui passer le commandement, l'a exercé en se traînant à terre jusqu'à ce que le capitaine ait pourvu au commandement de cette section.

Sergent HENAU, 117^e d'infanterie : A, pendant plusieurs heures passées sous un feu violent d'artillerie, soutenu sa section de son énergie. Blessé de deux balles en se portant à l'assaut des tranchées ennemies, n'a quitté sa section qu'après la fin du combat.

Sergent TEROUANNE, 117^e d'infanterie : Blessé de trois balles aux deux bras au moment de l'assaut, obligé d'abandonner son arme, n'en continua pas moins à se porter en avant en hurlant la « Marseillaise » et le « Chant du Départ », et soutenu par son chef de section, ne quitta son poste qu'après la fin du combat.

Brigadier LAMON, 44^e d'artillerie : Etant blessé, a donné un bel exemple d'énergie et de courage en refusant de quitter la batterie pour aller se faire soigner. A reçu au même combat une seconde blessure qui a nécessité l'amputation de la cuisse.

Sergent PASQUIER, 64^e d'infanterie : Blessé aux deux épaules, a continué son service de mitrailleur et n'a avoué son état que le lendemain. A dû être évacué immédiatement.

Sergent-major AUGER, 93^e d'infanterie : A fait preuve d'un courage et d'un sang-froid remarquables en ramenant trois fois ses hommes au feu et en les maintenant jusqu'à la fin. A été blessé à un combat ultérieur.

Caporal TUBIN, 137^e d'infanterie : S'est complètement dévoué avec son frère et quelques hommes pour défendre un passage par où arrivaient les Allemands. Chargé d'une reconnaissance, n'a pas hésité à se porter en avant, de sa personne, ses hommes lui paraissant trop timides. A payé cette conduite d'une balle en pleine poitrine.

Adjudant CALLEG, 62^e d'infanterie : A vaillamment combattu cinq heures durant et a contribué à enlever la position. Blessé grièvement.

Sergent-major BROSSIER, 62^e d'infanterie : Dans la nuit du 6 au 7 octobre, a soutenu par son feu une attaque ; a su maintenir ses hommes sous un feu violent par son sang-froid et son courage et en donnant à tous l'exemple de la ténacité. A été blessé grièvement à la poitrine.

Adjudant NARDIN, escadrille V. 14 : Exécute des reconnaissances journalières. A eu plusieurs fois son appareil atteint par des projectiles ennemis. A toujours, malgré toutes les difficultés, rempli ses missions de la façon la plus satisfaisante.

Adjudant MEZERGUES, escadrille V. 21 : Fait preuve chaque jour d'un dévouement, d'une ténacité remarquables et d'un mépris absolu du danger. Volant jusqu'à l'extrême limite de ses forces et de celles de son avion, exécute jusqu'à quatre vols par jour pour revenir bombarder plusieurs fois de suite les objectifs les mieux défendus par l'artillerie ennemie. A lancé dans une même journée jusqu'à 18 bombes et 5.500 fléchettes. N'a pas hésité à poursuivre un avion ennemi jusque dans ses lignes et à attaquer à plusieurs reprises un Dragon ballon.

Adjudant SAINT-ANRE, escadrille DO. 22 : Nombreuses reconnaissances au-dessus de l'ennemi. Le 27 août, ayant atterri auprès de l'artillerie lourde pour lui donner un renseignement, n'a pu repartir par suite de rupture d'un essieu. Est resté sous le

LÉGION D'HONNEUR

Sont promus ou nommés dans la Légion d'honneur :

Au grade de Chevalier.

Capitaine WIART, 36^e d'infanterie : Blessé grièvement le 27 septembre. Jusqu'à cette date, a toujours fait plus que son devoir. D'une énergie et d'une audace extraordinaires au combat.

Capitaine ROY, 36^e d'infanterie : Cet officier s'est conduit d'une façon particulièrement brillante. Chef d'une section de mitrailleuses, a tiré plus de 5.000 cartouches à 50 mètres des Allemands, qui occupaient la lisière d'un bois, le 22 août. Ne s'est retiré du combat que lorsque la ligne d'infanterie a battu en retraite. A pu, malgré le manque complet de personnel, emporter une de ses pièces. Blessé lui-même à l'oreille et aux reins, a continué à faire son service. Blessé grièvement depuis ce combat.

Capitaine KOCH, 36^e d'infanterie : Blessé grièvement le 29 août. Conduite très brillante le 22 et le 29 août.

Capitaine MALFREY, 36^e d'infanterie : Blessé grièvement le 15 septembre. Très belle conduite au feu. A la moitié de la figure emportée par un éclat d'obus.

feu pour remonter son avion et a pu sauver son moteur en le chargeant sur une voiture de la compagnie de sapeurs d'arrière-garde. Le 12 octobre, poursuit un avion allemand et le ramène dans ses lignes.

Sergent SAINT-SERNIN, 15e d'infanterie : S'est signalé à deux reprises différentes dans des reconnaissances périlleuses des tranchées ennemies. A été grièvement blessé dans la dernière, dont le résultat a été l'enlèvement de la tranchée.

Sergent FANJEAN, 98e d'infanterie : Comme chef de section, a enlevé de vive force une tranchée allemande et a été blessé en entrant dans cette tranchée.

Canonier servant HENRY, 3e d'artillerie à pied : Le 4 octobre, installé au faite d'un arbre, a, sous une fusillade violente, assuré pendant plusieurs heures le service d'observation d'une batterie de 155, qui a pu, grâce à ses indications précises diriger avec sécurité un tir efficace contre les tranchées allemandes. Blessé, a donné encore avant de se laisser évacuer des indications sur les corrections à faire dans le tir.

Caporal infirmier BAUDILLON, 27e d'infanterie : S'est rendu volontairement au poste de secours d'un autre régiment pour aider à soigner les blessés. Blessé grièvement, a dit à l'infirmier qui venait le soigner : « Ne t'occupe pas de moi, je suis perdu. Va panser les autres. »

Soldat LIARSON, 95e d'infanterie : Blessé le 9 septembre, n'a pas interrompu son service. S'est distingué plusieurs fois sous le feu comme chef de patrouille et comme homme de liaison. A fortement contribué par son courage, son sang-froid et son autorité réelle sur ses camarades à les maintenir dans les moments les plus critiques.

Brigadier réserviste BRODIER, 12e dragons : Le 15 septembre, au cours d'une patrouille, grièvement blessé et jeté à terre par son cheval, fit face à pied, à un uhlán, para son attaque et le blessa grièvement.

Brigadier CROS, 4e dragons : Rentrant d'une reconnaissance dans laquelle deux de ses camarades étaient tombés, est allé sous un feu violent à 400 mètres des lignes ennemies ramasser un des blessés qu'il a rapporté dans ses bras.

Maréchal des logis réserviste JACQUET, 40e d'artillerie : Blessé d'une balle à la cuisse au cours d'une mission qu'il exerçait comme éclaireur d'objectifs, ne s'est laissé emporter qu'après s'être assuré que son capitaine était prévenu qu'il ne pouvait accomplir sa mission.

Sergent-major MARION, 62e d'infanterie : A eu deux doigts de la main droite emportés par un éclat d'obus en conduisant sa section. Malgré cette blessure, a conservé son commandement et s'est conduit en brave. A passé sa comptabilité au sergent-fourrier, a réuni les blessés pour les accompagner au poste de secours.

Adjudant LE GOFF, 116e d'infanterie : Blessé au bras, non-seulement n'a pas cessé de commander sa section sous un feu violent, mais est encore resté trois jours à la tête de sa troupe et a dû être évacué par ordre. Rentré à sa compagnie depuis le 28 septembre, s'est signalé dans tous les combats, s'est emparé de la maison d'un passage à niveau avec sept hommes, s'y maintenant contre un retour de l'ennemi jusqu'à l'arrivée de sa compagnie.

Adjudant-chef DELARUELLE, 350e d'infanterie : Dans l'attaque de nuit du 7 septembre, sous un feu violent, s'élance à la baïonnette avec sa section et seconde puissamment le capitaine commandant la 22e compagnie pour la prise de deux mitrailleuses.

Sergent réserviste BLANC, 350e d'infanterie : Dans l'attaque de nuit du 7 septembre 1914, blessé d'une balle à l'aine, continue à rallier ses hommes et à les encourager, et répond à son capitaine, qui lui fait observer qu'il est blessé : « Ce n'est rien. »

Adjudant MESTRE, 43e d'artillerie : Le 29 août, sous un bombardement réglé, un caisson ayant été atteint et culbuté, les pourvoyeurs tués, a été blessé, s'est relevé en criant bien haut que ce n'était rien, reconstitua une pièce et continua le feu pendant toute la journée.

Soldat TASSEL, 29e d'infanterie : Blessé au combat du 29 août par un éclat d'obus, n'a pas voulu être évacué, a continué son service et se fait toujours remarquer par son courage et sa bonne conduite.

Adjudant LEMOINE, 16e bataillon de chasseurs : Malgré deux blessures, a, par sa belle attitude, maintenu sa section au combat sous le feu de l'artillerie.

Adjudant LECOUSIN, 9e groupe cycliste : A fait preuve d'un courage réel en restant avec trois chasseurs dans un village évacué, et descendant successivement les trois premiers cyclistes allemands qui se sont présentés et l'homme qui leur indiquait le chemin en détail.

Maréchal des logis LE BOURLIER, 8e cuirassiers : S'est particulièrement distingué à la défense d'un pont. Resté seul à une barricade attaquée par l'ennemi, a abattu à coups de carabine, sous le feu, sept cavaliers allemands.

Maréchal des logis d'artillerie GUYON, au groupe à cheval de la 9e division de cavalerie : Blessé à la figure et aux yeux par un éclat d'obus au combat, a continué à assurer sous le feu son service de chef de pièce avec le plus grand sang-froid.

Aide-maréchal QUEVEL, 3e dragons : A sauvé la vie de son officier de peloton en l'aidant à se dégager des ronces artificielles dans lesquelles il était empiété, après avoir été désarçonné, en lui ramenant son cheval et en l'aidant à se remettre en selle ; le tout sous le feu, à cinquante mètres, d'une dizaine de cavaliers pied à terre, abrités derrière une haie, et qui avaient déjà blessé ou démonté les six autres cavaliers de la patrouille.

Cavalier MASSIAS, 25e dragons : Au cours d'un combat, démonté et resté seul auprès de son officier blessé, et entouré par un peloton ennemi, l'a emporté à travers les lignes allemandes jusqu'à un village voisin d'où il l'a ramené en voiture à son escadron.

Sergent-fourrier TERRAL, tirailleurs indigènes : S'est brillamment distingué en prenant le commandement de sa section après la mort de son lieutenant et en entraînant les restes de sa section à la baïonnette sur la position à enlever.

Sergent-major PERRIN, infanterie coloniale : Très belle conduite au combat. S'est reporté plusieurs fois en avant sous un feu des plus violents pour ramener des blessés.

Sergent AUBERT, tirailleurs indigènes : A entraîné sa section dans des circonstances de combat exceptionnellement critiques.

Sergent L'HERSETTE, tirailleurs indigènes : Très belle conduite au combat, où il entraîna sa demi-section à l'assaut d'un groupe allemand, tuant plusieurs ennemis de sa main. Blessé au bras le surlendemain, au moment où sa section venait d'occuper une position battue par les mitrailleuses ennemies.

Soldat VERGIAT, infanterie coloniale : S'est porté volontairement sur la ligne battue par un feu violent d'artillerie et d'infanterie pour rechercher le corps de son capitaine mortellement blessé.

Soldat AMAR BEN AHMED : A montré, sous un feu violent d'artillerie et d'infanterie le plus grand sang-froid et a contribué à ramener et à maintenir sur la ligne de ses voisins de combat.

Soldat DUTILLEUL, 1er zouaves : A été blessé par un éclat d'obus au moment où sa section se portait en avant ; s'est pansé lui-même et est revenu immédiatement sur la ligne de feu, donnant ainsi le plus bel exemple de bravoure.

Soldat MARTIN, 3e zouaves : S'est fait remarquer à différentes reprises par son attitude résolue et sa belle conduite au feu. S'est distingué en particulier au combat où il fut un des derniers à quitter les tranchées et le premier à y revenir y ralliant les camarades de son escouade.

Soldat MONCRIS, 3e zouaves : Au moment où la 7e compagnie arrière-garde du bataillon quittait un village, le zouave Moncris et dix de ses camarades eurent leur retraite coupée et ne purent passer la rivière sur le pont à la suite de la compagnie. Moncris, sachant nager, n'hésita pas à sauter à l'eau, gagna à la nage le bord opposé et amena à lui sous un feu violent tous ses camarades au moyen de leurs ceintures de laine.

Maître-pointeur PROUVAY, 8e groupe d'artillerie de campagne d'Afrique : Sous un feu très violent, est allé de sa propre initiative rechercher la culasse et les appareils de pointage d'un canon, les atelages ayant été abattus par le feu de l'ennemi.

Soldat BOURGOIN, 66e d'infanterie : Grâce à son énergie, à son courage et à sa présence d'esprit, après avoir été cerné de tous côtés par l'ennemi dans le combat, a réussi, de concert avec un sapeur du 32e, à sauver le drapeau de ce régiment en traversant les lignes ennemies sous un feu nourri d'infanterie et d'artillerie.

Maréchal des logis chef ATHOMAS, 23e d'artillerie : Commandant un groupe des échelons pris sous le feu des obusiers allemands, a maintenu le calme dans son personnel par son exemple et son autorité.

Adjudant-chef BATAGLIA, 348e d'infanterie : Au combat, a ramassé sous le feu intense des mitrailleuses de l'infanterie ennemie un capitaine grièvement blessé à la tête et l'a transporté en le portant sur le dos à près de 100 mètres de là, dans le fossé de la route, pour le mettre à l'abri.

Adjudant-chef GREGOIRE, 348e d'infanterie : Blessé d'une balle à la cuisse au combat, au moment où son bataillon se repliait, a conservé le commandement de sa section jusqu'au rassemblement en lieu sûr.

Adjudant LEMAIGRE, 245e d'infanterie :

Bien qu'ayant reçu au combat un choc décelé sur le ventre, malgré ses contusions, n'en continua pas moins à diriger sa section sous le feu de l'infanterie et de l'artillerie. Le lendemain matin, fut encore blessé au pouce par une balle, n'a pas cessé son service et a montré dans ces deux occasions un sang-froid et un courage dignes d'être récompensés.

Sergent réserviste COURBOUIN, 245e d'infanterie : S'est distingué au combat en prenant le commandement de la section du sous-lieutenant blessé ; blessé grièvement à la tête de sa section.

Sergent LAURENT, 202e d'infanterie : S'est fait remarquer dans tous les combats auxquels son régiment a pris part.

Adjudant-chef KOPP, 247e d'infanterie : Blessé grièvement après avoir donné aux militaires de sa compagnie le plus bel exemple de courage et d'énergie et dirigé sa section avec beaucoup de coup d'œil et de décision.

Adjudant CARRIERE, 271e d'infanterie : S'est fait constamment remarquer par son intrépidité au feu.

Maréchal des logis GROSLIER, 10e chasseurs : Commandant une patrouille de deux cavaliers, a attaqué un parti de 15 cavaliers allemands, en a tué 5 et blessé 2. S'est en outre distingué dans plusieurs patrouilles périlleuses sur le front de l'armée.

Maréchal des logis PEROTIN, 61e d'artillerie : Belle conduite au feu. A été grièvement blessé.

Chasseur DESJARDIN, 19e bataillon : A été blessé d'un éclat d'obus en portant, comme volontaire, un ordre sous le feu.

Sergent BOBIERE, 94e d'infanterie : Chef d'une section de mitrailleuses, l'a commandée sous le feu avec énergie. Blessé est resté à son poste.

Sergent CHARROY, 151e d'infanterie : A été blessé en menant énergiquement au feu sa section.

Cavalier DIEUDONNE, 10e chasseurs : A été blessé au cours d'une patrouille extrêmement audacieuse.

Adjudant VETZEL, 162e d'infanterie : Blessé au combat, s'est acquitté avec succès de plusieurs missions périlleuses.

Maréchal des logis BELEBEAU, 20e d'artillerie : Au combat, s'est précipité vers un caisson dont les obus, sous l'effet du tir de l'artillerie ennemie, commençaient à prendre feu ; a rapidement écarté la paille qui entourait le caisson, retiré les obus, fermé le coffre, et a ainsi évité la perte du caisson et un accident grave à la batterie.

Maréchal des logis GUILLET, 49e d'artillerie : Etant agent de liaison entre le chef d'escadron et la batterie, ce sous-officier n'a pas hésité à se porter au secours du commandant, qui venait d'être grièvement blessé. En essayant de rapporter cet officier, a été blessé au bras droit.

Soldat ROYET, 77e d'infanterie : Fait prisonnier le 25 août, a réussi à s'évader et, à l'action du 1er septembre, a été atteint de deux blessures, dont l'une occasionnant la perte de l'œil gauche.

Caporal CHOPINET, 90e d'infanterie : S'est fait très souvent remarquer par son entraînement, son énergie et sa bravoure, notamment à la charge à la baïonnette à l'intérieur d'un village. S'est jeté sur un officier prussien marchant en tête de sa troupe et l'a transpercé de sa baïonnette.

Sergent-major DOUADIO, 68e d'infanterie : A fait preuve de beaucoup de sang-froid et d'énergie dans la conduite de sa section au feu. Blessé deux fois au combat.

Sergent PALMENTY, 90e d'infanterie : S'est particulièrement distingué à l'attaque d'un village où, malgré une blessure au poignet, il conserva le commandement de sa section, et put, grâce à son sang-froid, la ramener en ordre sous un feu violent d'infanterie et d'artillerie.

Sergent DOUZIEU, 32e d'infanterie : Ayant été très sérieusement contusionné sur la ligne de feu, s'est retiré un instant pour se faire panser à 150 mètres en arrière, a repris immédiatement le commandement de sa section, qu'il a maintenue sur la ligne de feu durant toute l'attaque. A eu le bras traversé par un éclat d'obus.

Maréchal des logis GEOFFRION, 7e hussards : Etant en reconnaissance, a ramené un blessé sous le feu, s'est enfoncé avec lui dans une mairie pour le défendre contre de nombreux cavaliers ennemis jusqu'au moment où il a été dégagé par son lieutenant avec quelques cavaliers.

Adjudant MARTIGNON, 68e d'infanterie : Donne journellement des preuves de sang-froid et de bravoure. Blessé au bras droit, est resté à son poste et a depuis continué son service sans interruption, prenant juste le temps de se faire panser.

Adjudant GUYOT, 77e d'infanterie : Belle conduite à l'assaut d'un château.

Adjudant DUTERTRE, 135e d'infanterie : Belle conduite dans plusieurs combats.

Le Gérant : G. CALMÉS.

BORDEAUX. — IMPRIMERIES GOUNOUILHOU